



PRIX DE LA CITOYENNETÉ
BURGERSCHAPSPRIJS

2018

DE LAUREAAT
LE LAUREAT

MICHEL PRADOLINI

LE LAUREAT | MICHEL PRADOLINI

LA RUE ÉTAIT MON UNIVERSITÉ, CITY PIRATES MON DOCTORAT

Interview par Charis Bastin

Pendant que le président Michel Pradolini parle passionnément de son City Pirates, ses yeux brillent plus d'une fois. "Je suis un homme émotif" admet-t-il. Le fait de recevoir le Prix de la Citoyenneté de la Fondation P&V l'a réellement touché. "En fait, ce prix revient à nos bénévoles et nos jeunes en difficulté."

Aujourd'hui, le club de football compte 1200 membres et quelques 400 enfants sont encore sur liste d'attente. Pourtant, c'était différent avant. Lorsque Michel est devenu l'entraîneur de l'équipe de jeunes footballeurs dont son fils faisait partie, le club – qui s'appelaient encore à ce moment-là Olse Merksem SC- comptait seulement 169 membres de nombreuses nationalités différentes. "Je me suis levé et j'ai dit, nous allons faire de cette diversité notre force et en être fiers."

Entre-temps, le club n'est pas seulement actif à Merksem et quatre assistants sociaux y travaillent en tant que salariés. De cette manière, le club offre aux jeunes bien plus que du sport. Par exemple, il existe des écoles de devoir pour les jeunes ainsi que de nombreuses façons de travailler avec les écoles. Les jeunes qui ne sont plus sur les bancs de l'école sont accompagnés dans la recherche d'emploi et les familles sont aidées, lorsqu'elles en ont besoin, dans des démarches de médiation de dettes. Les animateurs mettent tout en œuvre pour maintenir les jeunes sur la bonne voie. "Parce que nous sommes dans les quartiers les plus sensibles, où il n'y avait plus de football. C'était un drame à Linkeroever, Merksem, Luchtbal, Den Dam (Anvers-Nord) et Deurne-Nord."

La raison pour laquelle Michel était l'homme parfait pour faire vivre au club un tel parcours devient évidente lorsqu'il parle de sa jeunesse. "Lorsque vous avez vécu dans la rue et avez enduré des situations que vous ne souhaitez à

personne, vous comprenez les problèmes que les jeunes vivant dans des quartiers défavorisés peuvent avoir. C'est quelque chose que vous ressentez mutuellement."



© Gerbrand Van Uyvenck

Grand-père Pradolini était un immigrant italien qui, fuyant Mussolini, s'est retrouvé dans les mines de charbon wallonnes. Le grand-père du côté maternel a combattu sur le front de l'Est. "Un wallon et un italien, marié à une flamande, a fait que les relations familiales n'ont jamais bien fonctionné. De plus, mon père était marin et peu

à la maison, ce n'était donc pas facile pour notre mère. Nous n'étions pas des enfants faciles et nous avons souvent été placés dans des foyers et internats."

Le nom de famille italien de Michel ne lui a également pas rendu la vie facile lorsqu'il était enfant. *"Etre confronté au racisme, c'est quelque chose qui vous marque pour la vie. On me balance encore parfois des 'Maffiosi'." Il n'aurait néanmoins pas voulu s'appeler autrement. "Je n'aurais jamais été là où je suis aujourd'hui, ni en tant qu'homme, ni en tant que gérant, ni en tant que président. C'est ce qui m'a formé. La rue était une fantastique université et City Pirates mon doctorat."*

CONFIANCE ET AUTHENTICITÉ

Lors de son enfance troublée, il a pu lui-même éprouver ce que le fait de gagner la confiance de quelqu'un peut faire sur un jeune homme. *"Une dame qui tenait un snackbar à succès m'a accordé, alors qu'elle ne faisait confiance à personne, toute sa confiance dans sa cuisine. Un des plus beaux moments de ma vie."*

Cela lui a appris que la confiance pouvait être une des clés du succès. Tous les jours, il applique cela dans la pratique, pas seulement dans le club de football, mais également à l'étranger. De la même manière, il dirige son entreprise maritime de restauration et son école de cuisine internationale, pour laquelle il voyage régulièrement aux Philippines. Là-bas, il travaille également avec une ONG qui vient en aide aux enfants de rues.

"Arrêtons de mater et accordons de la confiance aux gens. Cette philosophie n'exige pas beaucoup d'efforts. En fin de compte, il s'agit de chaleur et d'authenticité. Ces jeunes sont en manque d'amitié, de câlins ou de tapes sur l'épaule."

"Laissons-les être et rester eux-mêmes, certainement dans les quartiers les plus sensibles" souligne Michel. "Nous avons des garçons auxquels nous pensons d'abord "Tu vas postuler ainsi ?". Et puis ensuite on se dit, "Tu sais quoi ? Va postuler ainsi, sois authentique !""

A Linkeroever, il a ressenti la nécessité d'avoir

un espace dédié à la musique et au hiphop, *"un endroit où les jeunes se sentent comme chez eux". Le club de football a donc soutenu l'aménagement d'un studio de musique. "Vous cherchez du travail et faites tout vous-mêmes, c'était notre condition. Nous avons aménagé des bâtiments et leur avons donné un budget. Le résultat ? Ils ont tous du travail et disposent maintenant d'un studio de musique qu'ils gèrent eux-mêmes."*

PAS SEULEMENT DES RÉUSSITES

Avec ce Prix de la Citoyenneté remis à Michel, cela fait la deuxième fois cette année que le travail du club de football est récompensé par un prix. Plus tôt dans l'année, le club a reçu de l'UEFA le Grassroots Award d'argent. Michel espère que cette reconnaissance apportera au club un soutien supplémentaire et nécessaire.

"Nous n'assistons pas tous les jours à des réussites" ne sait que trop bien Michel. "Tout le monde n'est pas capable de gérer la diversité et quand on travaille avec 1 000 à 1 200 jeunes issus de quartiers sensibles, on a parfois affaire à des



choses louches. Alors nous devons intervenir. Mais ce sont des leçons de vie. Lorsque on se rend chez des gens et qu'on voit qu'ils n'ont pas de meubles ou qu'ils vivent à huit dans un appartement deux chambres, on est confronté à la dure réalité."

• **Que voulez-vous dire exactement par "tout le monde ne peut pas gérer la diversité" ? S'agit-il de parties adverses ou le remarquez-vous également au sein du club ?**

"Nous vivons encore trop les uns à côté des autres. Le tissu social repose encore trop sur les personnes de couleur blanche. De plus, les personnes à la peau plus foncée sont trop méfiants les uns envers les autres. Nous parlons donc encore trop souvent de 'côtés'. C'est pour cela que nous devons davantage investir dans la construction de ponts, tant humains que financiers."

"Au sein du club, tout le monde porte le même équipement sportif. Nos accords doivent être respectés. Qu'on soit pauvre, riche ou de classe moyenne, cela n'a aucune importance dans le club. Pourtant, on est quand même confronté à

la vie comme elle vient. Imaginons qu'on ait une équipe avec dix enfants de six ans, dont neuf enfants sont de couleur et un enfant est blanc. Les parents de ces neuf enfants parlent arabe entre eux. Ensuite, les parents blancs se retrouvent là, et que se passe-t-il ? Ce joueur blanc se retire de l'équipe. Cela ne peut et ne doit pas arriver, nous devons faire quelque chose. L'inclusion est une histoire qui doit venir des deux côtés."

• **Les parents ne deviennent-ils pas trop fanatiques lorsqu'il s'agit des performances sportives de leurs enfants ? Parvenez-vous facilement à concilier cela avec le projet social ?**

"Cela est très difficile. Chez les autochtones, mais certainement au sein de la communauté issue de l'immigration. On peut voir et sentir que la pression est phénoménale, car cela est souvent perçu comme un moyen de sortir d'une certaine misère."

"Cela ne facilite pas notre histoire qui repose sur un principe de solidarité. Chacun paie une cotisation, qui inclut les vêtements sportifs, et s'élève à plus ou moins 350 euros par saison et par enfant. Celui qui ne parvient pas à payer

cette cotisation peut payer en plusieurs fois ou peut, en échange, travailler bénévolement. Je pense qu'au total trente à quarante pourcents de la cotisation n'est pas payée. De plus, un tarif plus bas est d'application dans les quartiers de Luchtbal, Linkeroever et Den Dam ou pour les jeunes qui pratiquent le football à titre récréatif et enfin pour les dames ou les joueurs-g"

"Tout le monde ne comprend pas ce principe, car parfois, un joueur qui joue bien au football reçoit un entraînement plus intensif ou alors trois à la place de deux entraînements par semaine. Un parent, dont l'enfant ne fait pas partie des meilleurs, ne peut pas toujours bien digérer le fait que tout le monde ne doit pas payer la même cotisation. Mais personne n'est obligé de faire partie de notre club. Les accords sont clairs, nous sommes une communauté et devons nous aider les uns les autres."

• Pouvez-vous dire que City Pirates reçoit un soutien suffisant pour un tel projet social ?

"Notre infrastructure est énormément limitée. On n'a jamais vu à Anvers un club avec 1200



enfants, actif à cinq endroits. Ces 1200 enfants doivent jouer au football tous les week-ends, mais nous faisons chaque semaine la lessive nous-mêmes. Comment peut-on demander à des parents, qui n'ont pas de machine à lessiver chez eux, de faire la lessive pour leur propre équipe ? Cela a donc demandé la mise en place d'une structure énorme. Tout comme le traitement des cotisations, l'établissement des plans de paiement ou encore les inscriptions auprès de l'association de football. Et pour que les enfants puissent jouer au football, on a également besoin d'un endroit avec des vestiaires. Il y a encore du travail, surtout

dans les quartiers les plus défavorisés. Linkeroever était un ancien bâtiment que nous avons rénové, mais cela reste néanmoins une structure vétuste. En outre, nous avons aussi besoin de salles de réunion et d'étude pour l'accompagnement scolaire. A Luchtbal et Den Dam, nous n'en avons pas assez."

"Nous espérons qu'en recevant ce prix, nous soyons plus écoutés au niveau politique afin de rendre le projet durable. On pense souvent que City Pirates est un projet subventionné, mais il est en fait sponsorisé à 90 pourcents. Aujourd'hui, le

projet dépend encore trop de moi et de quelques mécènes qui soutiennent le projet financièrement. Bien que 75 pourcents de notre temps et nos moyens vont au volet social, nous ne recevons que trop peu de soutien des services de la ville concernés."

• City Pirates s'est surpris lui-même en montant en Division 2 Amateur B. Si le club devient un jour un véritable club de foot professionnel, ce projet social peut-il survivre ?

"Non, impossible. Cette montée était complètement inattendue et nous avons déjà atteint nos limites. Les intérêts financiers sont trop importants. 25 à 30 pourcents de notre budget est octroyé à la première équipe, le reste au travail social et à la jeunesse. Donc, le jour où le projet social est mis en péril, nous redescendrons directement. Tomber une fois, puis se relever, c'est sain, et important, parce que, que faisons-nous s'il se passe quelque chose ? Que faisons-nous avec ces 1 200 enfants ? Et ces 400 enfants sur liste d'attente, comment pourrions-nous les accueillir ? Nous ne pouvons pas nous permettre de mettre en péril ce que nous avons. Cette responsabilité est énorme."

"Donc, vous ne pouvez pas comparer le rôle d'un club professionnel au nôtre, si vous regardez les salaires versés et les prix d'entrée demandés. Comment un homme ordinaire peut-il continuer à payer ça ? Pour nous, le football est un moyen, pas une fin en soi. C'est pour ça que je ne suis pas un homme qui va aller voir tous les matchs. Je vais plutôt être présent près des jeunes."

"On peut aussi voir que la première équipe s'engage auprès de la jeunesse. Il y a des garçons qui jouent chez nous depuis très longtemps et qui sont passionnés par le club. Par exemple, les enfants qui sont sur la liste d'attente sont entraînés les mercredis après-midi par un joueur ou un entraîneur de la première équipe."

"Mon rêve, c'est de me réunir toutes les deux semaines et d'échanger des idées avec des supporters dans un stade rempli et qui n'ont eux-mêmes pas besoin de payer une entrée. Je me suis inspiré du FC St. Pauli à Hambourg, un véritable club populaire où le stade est bondé toutes les semaines. Là-bas, on a plutôt intérêt à ne pas tenir un discours raciste ou à insulter une arbitre féminine, car cela ne prend pas. C'est cela

que je souhaite traduire à Anvers."

• Les Diables Rouges semblent enfin être un reflet de la société, avec des modèles pour chaque jeune footballeur. Mais en ce qui concerne les Red Flames, il y a encore beaucoup de travail. Comment gérez-vous la diversité dans le football féminin ?

"C'est en effet difficile. Dans l'enseignement supérieur, on voit beaucoup de filles d'origines différentes, mais en ce qui concerne le monde du travail, on en voit peu. Où sont-elles ? Elles en sont capables, elles peuvent le faire ! Dans le sport, c'est exactement la même chose."

"Mais je dois également dire..., ce que nos filles peuvent parfois recevoir comme insulte, waw. Dernièrement, j'ai entendu : "sale singe", "retourne dans ton pays"... C'est encore différent des garçons, parce que les filles ont plus de mal à se manifester. Quand elles reçoivent de telles insultes et que leur père se tient le long du terrain, cela devient encore plus compliqué."

"C'est pourtant formidable à voir, car cette

Michel Pradolini

Né le 11 février 1962 à Merksem.

A été actif 10 ans en tant que cuisinier de bord. A commencé comme aide-cuisinier et a terminé en 1987 comme chef-coq à bord du Fabiolaville (le dernier bateau belge vers le Congo transportant des passagers).

A ensuite travaillé au sein de différentes entreprises en tant que manager en restauration.

A fondé en 1992 IFS (International Food Services), une entreprise maritime de restauration tout-en-un prospère. A partir de 2005, une école de cuisine est créée aux Philippines, au sein de laquelle des cuisiniers sont formés et préparés à la vie à bord. En 2011 est fondée IFS Singapore, actuellement la plus importante plaque tournante de l'entreprise.

Devient en 2004 président du club de football Koninklijke Merksem Antwerpen-Noord Sporting Club (KMANSC), qui a été rebaptisé en 2014 Koninklijke Sporting Club City Pirates Antwerpen (City Pirates). ●

équipe est très soudée, aussi bien les filles avec un foulard que sans... On voit que dans la communauté immigrée, les gens se redressent et que les jeunes prennent leur responsabilité. Nous devons absolument éviter que ces jeunes soient 'détruits'. Nous devons veiller sur eux, les chérir et les aider."

"Mais chez nous aussi il y a des lacunes. Je pense qu'il n'y a qu'un homme provenant d'une autre origine dans notre Comité de Direction. J'ai cherché des hommes et des femmes ces dernières années. Cette situation doit s'améliorer. C'est pour cela que je dis : S'il vous plaît, participez ! Prenez la responsabilité. Dirigez avec nous. Combattez vos frustrations ! Travaillons-y ensemble ! Parce que si le débat ne peut avoir lieu, les combats de rue continueront à se produire."

• Enfin, avez-vous sacrifié beaucoup de choses pour faire de City Pirates un tel succès ?

"J'ai reçu plus que ce que j'y ai investi. Beaucoup plus. Je n'aurais jamais été qui je suis aujourd'hui, si je n'avais pas fait ça." ●